

## CHAP. V

De la noise entre Trigory, et la belle Biatrix :  
de l'appoinctement,  
et de la naissance de Fanfreluche

« Les nopces faictes, mon pere Trigory s'entretint paisiblement au petit possible<sup>1</sup> avec ma mere la belle Biatrix, environ l'espace de quinze jours : lesquels ne furent pas expirés, qu'un chascun d'eulx de son costé se repentoit. Ils ne gagnarent<sup>a</sup> donc pas (ce dy-je) le pré des moloises<sup>2</sup>, qui est en nostre païs pour ceux qui, sans se repentir, peuvent demeurer un an en mariage. Mesmement un jour entre les autres (dit-elle), il la menassoit de s'en aller en son païs de Rusterie : et elle luy respondoit, "Au diable puissiez vous aller". "Mais vous demeurer<sup>3</sup> (ce disoit-il) paillardre : au diable". "Mais vous (disoit elle, en lisant son calepin d'injures<sup>4</sup>) abateur

---

<sup>a</sup> Nous conservons « gagnarent » attestée en 1572; « gaignerent » dans les trois autres éditions.

<sup>1</sup> Nous comprenons : « autant qu'il est possible (c'est-à-dire très peu!) ».

<sup>2</sup> Il s'agit d'un des termes étudiés par Jean-Pierre Chambon, 1989, qui souligne la difficulté à en saisir le sens dans ce contexte. Néanmoins, le terme *moloise* (parfois écrit *meloise* ou *medoise*) qui s'applique à une prairie humide permet d'ancrer spatialement le texte dans la région bourguignonne : l'utilisation de « notre » sous-entend une tradition qui était familière à l'auteur.

<sup>3</sup> Comprendre : mais vous, puissiez-vous demeurer paillardre.

<sup>4</sup> Allusion au premier dictionnaire latin imprimé, celui d'Ambrogio Calepino (1502), plus connu sous le nom de *Calepin*. Cette parodie est comique car elle représente une outrance langagière, la bordée d'injures, disciplinée par l'ordre alphabétique. Ce calepin d'injures offre un exemple de phénomène d'accumulation, que l'on retrouve très souvent chez les contemporains (voir, outre *Garg.*, XXV, 73-74) la série d'insultes échangées entre femmes dans les *Propos rustiques* de Noël du Fail, éd. Pérouse et Dubuis, Genève, Droz, 1994, p. 118-120). On se contentera ici de donner le sens de certaines expressions qui méritent des explications plus détaillées qu'une simple glose – les autres *items* sont à trouver au

de poulx, abbé de maulgouver, affecté, aliborum, amoureux de Bretagne, Ange de Greve, apporte barbet, arracheur de dents, avaleur de merde, babouin, babillart, badault, badin, bredin, bauldet, belistre, baguenaudier, batteur de gens, beste chaussée, bedault de marmite, besin, bobelineur, bourreau, boyteux, bossu, boussillon, bureau<sup>a</sup> de l'Auxois, buson, bai-secul, coquin, clabault, chastré, coillon gris, caresm'entrant, dandin, doz d'asne, d'asticot, drilleur, ennemy de Noblesse, ennasé, filz de putain, flateur, fol, flaire gasteau, galle bon temps, gautier, gueux de l'hostiere, Guilemin campeine, happe-loppin, heretique, jossé<sup>1</sup>, lutherien, lanternier, laveur de trippes, Martin l'asne, meschant, malheureux, malostru, mache-merde, *poursuy*<sup>2</sup>". Et vouloit poursuyvre tousjours<sup>b</sup>

glossaire. L'« abateur de poux » vient se substituer plaisamment aux expressions usuelles d'« abatteurs de bois ou de quille » qui désignent les séducteurs, les hommes à femmes, les « tombeurs ». L'« abbé de maulgouver », soit de mauvais gouvernement, est une figure connue — il existe un bon nombre d'abbayes parodiques de ce type (*Maugouvert, Malgouvert, Malgouverne*). « L'amoureux de Bretagne » désigne un homme mal habillé, qui a la culotte qui tombe (La Curne : « *Ses amours sont en Bretagne, ses chausses sont à la vallée*, en parlant d'un homme dont les chausses étoient mal tirées, étoient à-val, en bas. On lit, dans les Contes de Gaulard de Des Accords, fol. 10, une expression qui achève de donner le sens de ce proverbe : *Chausses qui tiroient par le bas, comme aux amoureux de Bretagne* »). Les « Anges de Greve » sont les portefaix de la place de Grève à Paris, désignés par les crochets qu'ils portent sur leurs épaules et qui leur font comme des ailes. « Le bedault de marmite » est le préposé à la marmite, désignant par métonymie l'hypocrisie et la gourmandise des moines. « Guillemin campeine » est peut-être à rapprocher de « gens de campagne » ou « ribauts de campagne » pour désigner des bandits de grands chemins.

<sup>a</sup> « bureau » en 1574 mais en 1572, 1575 et 1578, on lit « bureau ». Nous optons pour *bureau* (voir glossaire).

<sup>b</sup> En 1575 et 1578, on note l'inversion des deux mots : toujours poursuyvre.

<sup>1</sup> Jossé ou Iossé : mot mystère attesté par le seul dictionnaire Huguot sous la forme *jossé*, mais sans aucune définition. Par sa position entre « heretique » et « luthérien », on peut lui supposer une signification religieuse, proche d'hérétique.

<sup>2</sup> Toutes les éditions donnent *poureuy*, qui semble une coquille. Nous corrigeons en *poursuy* que l'on pourrait gloser par « à suivre » et que nous notons en italiques pour marquer le décrochage. Dans son *Thésor de la langue française*, Nicot écrit : « *poursui au reste* : perge ad caetera » (merci à Paul Gaillardon et Marthe Paquant grâce à qui nous avons élucidé cette *crux*).

selon l'ordre de l'alphabet, si mon père, qui trouvoit cela long et fascheux, n'y eust mis la fin par deux ou trois bons coups de baston, qui la feirent taire bien soudainement<sup>a</sup>.

– Voyla mon cas<sup>1</sup>, dy-je, je me suis toujours laissé dire que les femmes, et les enfans ne peuvent trop estre battus.

– Depuis (dit-elle), ma mere fut sage, et non si preste à fascher mon pere, qui reciproquement la traictoit humainement, et culebutoit à dire d'où venez vous<sup>2</sup> (qui est le seul moyen de appaiser une femme courroucée) tant que, neuf moys après, ma mere fut en propos de me mettre au monde, et fait venir une bonne femme (chose bien rare)<sup>3</sup> pour faire tout le mystere. Et sçachez que je vins bien plaisamment, tant que ma mere mesme en rioit de fine force qu'elle estoit malade de la douleur des dentz, et non pas d'enfant<sup>4</sup>. Aussi ma mere avoit beau pied et large, et la palme de la main bien estendue, où le triangle estoit bien fait : tous signes (à ce qu'autrefois luy avoit dit à Bolongne un grand clerc Italien bastard, nommé Messer Barthelemy Coclés<sup>5</sup>) d'avoir

<sup>a</sup> En 1575 et 1578, on trouve l'adverbe « tost » au lieu de « soudainement »

<sup>1</sup> « Voilà qui me convient, tout bon pour moi ». Songecreux renchérit sur le propos de Fanfreluche : les enfants et les femmes ne peuvent jamais être trop battus !

<sup>2</sup> Cas d'hyperbole pour désigner la perte de repères ; comprendre « à lui faire perdre la tête ».

<sup>3</sup> Rectification misogyne qui est un souvenir de *Pant.*, III, 226 : « mais voicy ce que vous ferez, dict il es saiges femmes (où sont elles ? bonnes gens, je ne vous peulx veoir)... ».

<sup>4</sup> Cet accouchement sans douleur et cette arrivée « plaisante » au monde ne sont pas sans rappeler la naissance de Folie dans *l'Éloge de la folie*, d'autant que chez Érasme, c'est aussi le personnage (féminin) qui raconte sa propre naissance (in *Érasme*, éd. Claude Blum *et alii*, Paris, R. Laffont, coll. Bouquins, VII-VIII, p. 14-15).

<sup>5</sup> Bartolomeo Della Rocca (1467-1504), dit Coclès, maître de grammaire, médecin, astrologue et chiromancien ; le qualificatif « bastard » signale sa naissance illégitime, qu'il avouait lui-même (voir l'entrée Della Rocca du *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 37, 1989, en ligne : Enciclopedia Treccani). Sa *Chyromantie ac physonomie Anastasis : cum approbatione magistri Alexandri de Achillinis* a suscité un vif engouement et son traité, concurrent de celui de Corvo, a été traduit de nombreuses fois. Il paraît en français en 1546 sous le titre *Compendion et brief*

belle playe en son coufin<sup>1</sup> : et par consequent d'enfantement facile. Or, pour venir au point, quand je sçeu qu'il y avoit si bonne compagnie qui m'attendoit auprès du feu, je me hastay le plus qu'il me fust possible de venir : et culetois toujours pour me poulsier avant : tellement, que quand je fus dehors je culetois encores<sup>2</sup> : et mettoy' le doigt entre les Fanfreluches de mon chose. Quoy voyant la fausse bonne mere : "Regardez (dit-elle) un petit cette fille, comme elle met desja la main aux Fanfreluches de son"<sup>3</sup>. Elle disoit tout outre, mais je n'oseroy' dire. "Il est par la mort-bieu vray (ce dit mon pere)<sup>4</sup>. Et pour-ce je vueil qu'elle ait nom Fanfreluche, et non autrement<sup>4</sup>. Retenez bien le nom (dit-il

---

*enseignement de Physiognomie et Chiromancie de Berthelemy Cocles de Bouloigne, docteur de philosophie naturelle et de medecine. Monstrant par le regard du visage, signe de la face et lignes de la main, les meurs et complexions des gentz selon les figures par le livre despainctes, Paris, P. Drouart, par P. Regnault, 1546. On y voit une gravure de main, ainsi glosée : « Quand tu trouveras la femme, qui aye la paulme de la main briefve et les doigts longs, c'est signe qu'elle enfantera avec grandes difficultés, et luy adviendra ce cas pour avoir la fente du ventre trop petite. » (éd. de 1560, f. niii; voir l'image ci-dessous en annexe). Le cas de Bietrix est inverse. Des Autels s'amuse avec les principes de la chiromancie : il est plusieurs fois question du « triangle » de la main dans le traité de Coclès mais sans lien avec l'enfantement.*

<sup>a</sup> 1575 : vray ce (dit mon pere); 1578 : vray ce, dit mon pere.

<sup>1</sup> « Avoir une belle playe en son coufin », métaphore pour désigner la taille de la fente du sexe féminin.

<sup>2</sup> L'insistance sur le verbe *culeter* indique déjà sans doute que l'accouchement, pourtant si aisé selon les dires de la narratrice, s'est fait par le siège. Il fait surtout de Fanfreluche une digne héritière de sa mère (voir n., p.) comme, plus encore, de l'Alix de Marot : « Cy gist (qui est une grande perte) / En Culetis la plus experte / Qu'on sceut jamais trouver en France : / C'est Alix, qui dès son enfance / Quand sa nourrice l'alectoït / Dedans le berceau culetoït [...] » « Et puis mourut en culetant » (épitaphe d'Alix dans C. Marot, Œuvres poétiques, éd. G. Defaux, t. I, p. 388-389).

<sup>3</sup> Absence du mot prononcé alors pour désigner le sexe féminin par une pudeur inattendue dans la bouche de Fanfreluche.

<sup>4</sup> Sur l'imposition à la naissance d'un nom signifiant et par le fait du père, voir *Pant.*, II, 224 et *Garg.*, VII, 23. Sur la succession rapide de la naissance, de l'imposition du nom par le père et du baptême, Des Autels suit *Garg.*, VII, 23. Renvoi interne au passage sur le nom de Trigory ?

aux parrains et marraines)<sup>a</sup>”. “Il n’y aura point de faute”, dirent-ils, et pource fust il ainsi fait. Car quand le prestre disoit : “Nommez-la”. “Fanfreluche”, dirent ils. “*Benedicite † Dominus*<sup>1</sup>, dit le prestre, je n’avois oncq’ ouy parler d’un tel nom en ma vie”. Et après que je fuz baptisée, voyant qu’il ne me pouvoit oster les mains des Fanfreluches (puis que Fanfreluche ha nom<sup>2</sup>), commença d’un esprit Poëtique dire ce qui s’ensuit :

*“Celle qui est aujourd’huy née,  
Jusques à la mort durera :  
Peult estre sera fortunée,  
Et peult estre elle ne sera.  
S’elle fait bien, bien elle aura :  
Le reste Dieu à soy reserve :  
Mais je pense, qu’elle aimera  
Un peu plus Venus que Minerve<sup>3</sup>.”*

<sup>a</sup> Ouverture de la parenthèse absente en 1572, rétablie dans les autres éditions.

<sup>1</sup> Cette formule utilisée par le prêtre est sans rapport aucun avec le baptême. Elle concerne en réalité la bénédiction du repas. Elle repose par ailleurs sur une erreur linguistique du prêtre qui maîtrise mal le latin. Cette formule « *Benedicite, Dominus* » (à la place de celle, attendue, de *Benedicite, Domine*) est déjà utilisée de façon comique dans de nombreuses farces pour souligner la maladresse de celui qui la profère (voir Gustave Cohen, *Recueil de farces françaises du xv<sup>e</sup> siècle*, Slatkine, 1949, p. 80, 88, 153, 305, 307...)?

<sup>2</sup> Le choix de la troisième personne (*ba*) et non, comme attendu de la première (*ai*) est fait pour rappeler au lecteur le « comment a nom » rabelaisien, périphrase euphémistique pour désigner le sexe féminin (*con*) qu’on entend toutefois dans la première syllabe de l’expression (*Pant.*, XV, 270). Pour le sens à donner au mot « fanfreluches », voir M. Clément, « Donner un nom au clitoris : l’effet du nom ou l’attribution de la valeur », Colloque de Victoria, juin 2021, (à paraître).

<sup>3</sup> Ces vers, suite de pronostications comiques (car n’annonçant rien qu’on ne puisse savoir déjà), rappellent le Rabelais de la *Pantagrueline prognostication* en même temps qu’ils font écho, en le développant, au discours tenu par les sages-femmes lors de la naissance de Pantagruel (« s’il vit il aura de l’eage », *Pant.*, II, 223). Plus précisément, et dans un jeu d’inversion, ce huitain généthliaque fait écho à celui, sous forme d’épithète, réalisé en l’honneur de Badebec qui vient clore le chapitre sur la naissance de Pantagruel (*Pant.*, III, 226). En rattachant

Puis revindrent mes parrains et marraines à l'hostel, disants à mon père que j'estois Chrestienne, et bien baptisée, et que j'avoy' eu en mon baptesme une benediction plus que les autres<sup>1</sup> : qu'ils entendoient de ce que le prestre pour la nouveauté du nom avoit dit *Benedicite † Dominus*. Ce que entendant mon pere se print tant à rire qu'il en chia en ses chausses en mangeant sa soupe.

---

l'héroïne à Vénus plutôt qu'à la chaste Minerve, le prêtre ne se trompe guère, mais il inverse la topique attendue. Sur la naissance de Fanfreluche ainsi que sur l'analyse de ce poème et sur le positionnement religieux de Des Autels qui semble s'y dessiner, voir R. Cappellen et J.-C. Monferran, 2025, II.

<sup>1</sup> Double bénédiction ici : bénédiction du baptême (l'eau baptismale est bénie par le prêtre avant le rite de l'eau) et bénédiction faite par le prêtre stupéfait d'apprendre le nom de l'héroïne, sous la forme du « bénédicité » : Fanfreluche est enfant de dieu et bon morceau.